

Revue d'Alsace

Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace

N° 147 • 2021



Patrimoine et mémoire de l'industrie

Bullinger et la Réforme en Allemagne du Sud et en Suisse

Frank Muller

333

Il n'est sans doute pas trop tard pour signaler l'énorme chantier que constitue la parution en cours des lettres de Heinrich Bullinger, successeur de Zwingli à Zurich, dont la correspondance couvrait une bonne partie de l'Europe, de Londres à Venise jusqu'à la Russie Blanche, l'essentiel se cantonnant tout de même au domaine germanique et aux villes passées à la Réforme, dont évidemment Strasbourg, Zurich et Strasbourg ayant eu assez longtemps des relations privilégiées, mais non exemptes de tensions, comme on le verra.

Quelques indications d'abord sur un des personnages-clés de la Réforme européenne, passé dans le domaine francophone dans l'ombre de Calvin. Né à Bremgarten en Argovie en 1504, Heinrich Bullinger a fait des études de théologie à l'université de Cologne en 1519-1522. Grand lecteur des classiques latins et d'Erasme, puis de Luther et de Mélanchthon, il adhère très vite à la Réforme et devient professeur dans le couvent cistercien de Kappel, en incitant avec succès les moines à quitter l'état monacal. Il rencontre Zwingli en 1523 et déploie dès lors une intense activité réformatrice. Après la défaite des Zurichois et la mort de Zwingli dans la bataille de Kappel en 1531, il succède à ce dernier comme *antistes* (pasteur principal) du Grossmünster de Zurich, où il est considéré dès son premier sermon comme le digne héritier de Zwingli. Dès lors et jusqu'à sa mort en 1575, il aura une influence considérable non seulement dans la Suisse protestante, mais aussi dans l'Empire, l'Angleterre et les Anciens Pays-Bas, ses correspondants se trouvant dans toute l'Europe, péninsule ibérique exceptée (fig. 1). La correspondance



Fig. 1. Otto Charles Bänninger, *Statue de Bullinger* (1941) sur une des façades du Grossmünster de Zurich.

de Bullinger conservée comprend 2 000 lettres de sa main et 10 000 qui lui ont été adressées par plus de 1 100 personnes, la différence étant due au fait que nombre de ses correspondants n'ont pas gardé ses lettres ou qu'elles ont été perdues au fil du temps, même s'il est arrivé à Bullinger de demander de lui renvoyer ses lettres.

Si on devait caractériser les relations entre Bullinger et Bucer (les autres réformateurs strasbourgeois n'intervenant qu'épisodiquement), on pourrait dire qu'elles oscillent entre une amitié assez distante et une méfiance de plus en plus grande de la part du premier nommé, dans la mesure où les efforts de Bucer pour établir la concorde dans le camp protestant après la mort de Zwingli, en essayant de rapprocher les luthériens et les réformateurs d'Allemagne du Sud et de Suisse, voire même catholiques et protestants (dans des discussions interconfessionnelles dans plusieurs villes allemandes entre 1539 et 1541), se heurtaient au scepticisme de Bullinger, suivi en cela par le réformateur de Constance, Ambrosius Blarer, leur ami commun. D'ailleurs Zwingli déjà, à la fin de sa vie, commençait

à se méfier de Bucer, et Bullinger estimait que ce dernier, dans sa volonté d'aboutir à une concorde, tenait souvent des discours opposés selon ses interlocuteurs et donc qu'il n'était pas toujours fiable, pour s'exprimer en termes contemporains. En fait, les oppositions sous-jacentes étaient certes religieuses, Bullinger reprochant aux réformateurs strasbourgeois de progressivement trop se rapprocher des conceptions luthériennes sur la Cène, mais cette correspondance montre bien qu'il s'agit au moins autant d'alliances ou de dissensions politiques. À l'opposition entre les principautés luthériennes – même si Philippe, le puissant margrave de Hesse, était proche des réformateurs de Strasbourg – et les villes libres d'Allemagne du Sud et de la Confédération se superposait celle existant au sein de cette dernière entre les cantons (*Orte*) protestants et ceux restés catholiques, surtout ruraux, mais ayant encore la majorité. Ces derniers avaient refusé à plusieurs reprises l'entrée de Strasbourg dans la Confédération, la ville était simplement liée aux cantons protestants par une « combourgeoisie chrétienne » assez vague. Ce fut aussi le cas pour Constance à partir de 1527.

Entre 1530 et 1540, Strasbourg eut un rôle primordial dans l'extension de la Réforme en Allemagne du Sud et en Suisse, ce dont témoignent les nombreux voyages de Bucer et de Capito durant cette période. Outre Ulm et Augsbourg, où la Réforme fut consolidée, Capito joua un rôle majeur au synode de Berne de 1532, Bucer vint à Zurich en 1533 dans le rôle de médiateur qu'il affectionnait, puis à nouveau Capito en 1535, mais Bullinger resta toujours réservé. Enfin Capito et Bucer participèrent aussi à l'élaboration de la Première Confession Helvétique à Bâle en février 1536, peu de temps avant la Concorde de Wittenberg (mai 1536), signées par les délégués de toutes les villes d'Allemagne du Sud, sauf Constance. Bucer put se justifier en septembre 1537 à Berne d'avoir changé d'avis sur la Cène, mais la rencontre à Zurich avec les Suisses, si elle fut amicale, ne donna pas de résultats tangibles. Là encore cela procédait au moins autant du politique que du religieux : les Suisses entendaient marquer de plus en plus leur indépendance à l'égard de l'Empire, qu'ils avaient de fait, sinon en droit (ce ne fut le cas qu'en 1648, aux Traités de Westphalie), quitté sans retour depuis longtemps ; cela fut évident à l'époque de la Guerre de Smalcade (1546-1547) qui opposait certains princes et villes protestants à l'empereur : les *Vier Orten* protestants durent alors se poser la question de leur intervention aux côtés des protestants allemands, tout comme celle d'une alliance avec le

roi de France, dont ils se méfiaient à juste titre, d'autant que les cantons catholiques craignaient d'être mêlés à une guerre qui ne les concernait pas. Les appels à l'aide de Constance, qui était entrée dans la Ligue de Smalcalde en 1531, se heurtèrent aussi à la prudence des cantons protestants, même si ceux-ci avaient envoyé des mercenaires aux côtés de la Ligue ; ils craignaient évidemment une extension du conflit à la Confédération et donc une attaque de Charles Quint. Bullinger était certes de cœur avec les protestants allemands, dénonça virulemment les exactions des troupes espagnoles et souhaitait même la mort de l'empereur, mais les autorités civiles ne purent ou ne voulurent pas aider Constance, qui fut prise par l'empereur et bientôt recatholicisée. Strasbourg ne fut jamais menacée militairement et fut la dernière à capituler, car il n'y avait plus d'issue. On sait que l'introduction de l'Interim, mesure impériale qui visait à terme la recatholicisation des territoires protestants, força Bucer à s'exiler en Angleterre.

De façon générale, les réformateurs suisses, comme ceux de Constance, ne sont pratiquement jamais venus à Strasbourg. Il est d'ailleurs arrivé à Bullinger d'être fort peu charitable envers Bucer quand, commentant la mort de Luther (1546), il se demanda si Dieu n'aurait pas dû rappeler à lui également Bucer, car, selon ses dires, personne n'avait donné plus d'espérance aux papistes et disputé de manière aussi peu claire au sujet de la Cène. Il faut aussi noter que Calvin a été entre 1538 et 1541 réfugié à Strasbourg, où il a dirigé l'église des réfugiés francophones. Il a toujours rappelé ses dettes envers Bucer, mais au fur et à mesure, surtout à partir du moment où il s'établit à Genève, il s'est appliqué à établir un contact avec Bullinger, de tous temps préoccupé par les développements de la Réforme en France et plus tard lié avec Théodore de Bèze. Le rapprochement entre Genève et Zürich aboutira en 1549 au *Consensus Tigurinus*, dont l'objet principal fut une fois de plus l'interprétation à donner à la Cène – un consensus qui recueillit des avis favorables de nombreux théologiens, dont Bucer et Mélanchthon, et aurait pu rassembler les protestants, mais il fut refusé par les héritiers orthodoxes de Luther, appelés gnésio-luthériens.

Évoquons pour finir une affaire d'importance plus symbolique que réelle : deux jeunes gens de Zurich, dont Ludwig, le fils du bourgmestre Hans Rudolph Lavater, et un troisième de Schaffhouse étaient étudiants à Strasbourg et se demandaient s'il fallait participer à la Cène, surtout à partir de l'automne 1546, où la Guerre de Smalcade avait déterminé les autorités

pastorales strasbourgeoises à augmenter les célébrations eucharistiques, dans la mesure où les protestants, toutes tendances confondues, appréhendaient cette guerre comme un combat contre l'Antéchrist, d'autant qu'on avait appris l'existence d'un traité entre Charles Quint et le pape Paul III, où ce dernier s'engageait à financer l'armée impériale. Le jeune Lavater avait écrit à Bullinger pour lui demander son avis ; on ne connaît pas la réponse de ce dernier, mais il ne semble pas l'avoir incité à céder aux instances des prédicateurs strasbourgeois. Toujours est-il que ces derniers, par la plume de Bucer, adressèrent un long message à leurs homologues zurichois en début décembre 1546 pour les tenir au courant et leur demander d'intervenir auprès de ces étudiants. La lettre en question est d'une grande bienveillance, les Strasbourgeois rappelant que tous avaient accepté la Première Confession Helvétique et que les quelques divergences ne devaient pas les empêcher de se retrouver tous autour de la Cène. Les prédicateurs y ont visiblement mis du leur, insistant sur le fait qu'ils avaient essayé de persuader avec bonté et à plusieurs reprises les étudiants de céder. Après diverses péripéties, les étudiants – qui logeaient chez Marbach, diplômé de Wittenberg, qui devait plus tard succéder à Bucer à la tête de l'Église strasbourgeoise pour lui donner une orientation luthérienne orthodoxe – réitérèrent leur refus et, chose intéressante, allèrent loger chez les époux Zell, dont l'épouse Katharina était proche du spiritualisme de Schwenckfeld, et qui, parmi le corps pastoral strasbourgeois d'alors, étaient probablement les plus conciliants.

Ces quelques modestes indications devraient inciter les chercheurs à se pencher sur cette correspondance extrêmement instructive. En effet, c'est dans les années 1960 que l'Institut für Schweizerische Reformationsgeschichte commença à répertorier et à classer les quelques 12000 lettres de la correspondance de Bullinger. Le premier volume parut en 1973 et le volume 20 est depuis fin 2020 sous presse. Ces volumes livrent les textes remarquablement bien commentés et résumés (en allemand) d'environ 3 120 lettres écrites entre décembre 1523 et fin 1547. Depuis janvier 2021 le projet d'édition de cette correspondance a dû être interrompu, faute de financement ! Qu'advient-il donc des 9 000 lettres restantes de la période comprise entre 1548 et 1575 ? Qui les rendra intelligibles aux non-spécialistes ? Si l'effort de digitalisation commencé en 2019 doit se poursuivre, il est clair qu'il ne s'agit là que d'un premier pas, qui ne rend pas encore ces lettres accessibles et

exploitables à tout un chacun. Pour cela il faudrait poursuivre le travail de longue haleine : celui du déchiffrement, du commentaire historique et du résumé exhaustif.

Saluons la création, en décembre 2020, d'une fondation (la « Heinrich Bullinger-Stiftung »), visant à récolter des fonds pour que le travail de publication et d'explication de cette correspondance puisse être repris. Il faut vraiment espérer que le succès sera au rendez-vous, dans la mesure où tout particulièrement la correspondance de Bullinger permet — en raison de sa densité (près de 5 lettres par semaines), sa diversité et la richesse des informations qu'elle livre — de jeter des coups d'œil fort instructifs dans les coulisses d'une époque transitionnelle importante de notre histoire, celle de la Renaissance et de la Réforme du XVI^e siècle.